

Tanger dans la mémoire : mille et un mythes et une utopie pour la cohabitation

En plus d'andalouse, hispano-séfarade, berbère et arabe, Tanger a toujours été internationale, ce qui en a fait un mythe.

Domingo del Pino

Dans l'introduction à son opuscule *La frontière sud d'Al Andalus* publié en 2002, Rodolfo Gil Grimau affirme qu'il ne lui semble pas extravagant de dire que Al Andalus continue d'exister. Il précise ensuite que non pas en tant que l'entité politico-religieuse qu'elle fût « mais en tant qu'une splendide et singulière preuve de continuité dans la nostalgie et dans le monde des imaginaires qui recrée des formes et informe des pensées et des attitudes ». Cette affirmation peut paraître exagérée à première vue, mais une observation plus détaillée des utopies à nouveau dans l'air nous oblige à considérer avec une plus grande humilité les nombreux mythes qui ressuscitent. Parmi eux Tanger.

Jusqu'à il y a peu de temps, Tanger a constitué l'idée la plus réussie, constamment mise à jour, reconstruite au XIX^e siècle et pendant une partie du XX^e, de ce que les utopies faisaient de la Cordoue califale, tellement mystifiée, de la cohabitation triculturelle. Tétouan, Larache, Ksar el-Kebir, Salé et même Fès, firent aussi partie de ce monde triangulaire, mais aucune n'a réussi à atteindre la catégorie de mythe. En partie, peut-être, car aucune d'entre elles n'a été ville internationale.

Une première précision s'impose. Les trois cultures ont cohabité à Tanger : de nombreuses communautés de ces cultures étaient présentes dans des proportions très similaires, mais ce qui fut reconstruit au XX^e siècle, ce fut le mythe hispano-séfarade. Pourquoi seulement lui, cela mériterait une analyse plus étendue que cet article, mais cela peut avoir quelque chose à voir avec la langue et les affinités intuitives entre espagnols et séfarades. Les juifs de Tanger, sauf quelques petits groupes qui arrivèrent en des temps récents en fuyant les persécutions européennes du XX^e siècle, étaient tous séfarades, c'est à dire espagnols, et ils conservaient non seulement la culture, mais aussi la langue médiévale que les espagnols avaient oublié.

Si seule Tanger semble intéresser les contemporains pour la construction de nouvelles utopies de la cohabitation, pour la recreation onirique et mythique d'espoirs, cela se doit à l'histoire exceptionnelle de la ville et de ses gens. Tanger figurait dans l'histoire d'Al Andalus comme la grande porte à feuilles battantes qui s'ouvrent, ou se ferment, des deux côtés. La Méditerranée

se confirme dans ce lieu comme la zone du monde où ses peuples ont investi plus dans le sacré et celle où les prophètes ont eu la possibilité de parler avec leurs dieux et d'être conseillés et orientés par eux.

Cependant, au cours des 50 dernières années, Tanger a été racontée et interprétée par des écrivains nordaméricains qui, dans leur immense majorité, y sont passés furtivement. Rien d'étrange à cela. L'histoire est modelée par ceux qui la racontent et les faits concrets perdent de leur valeur pour les romanciers au profit des perceptions.

Seul un grand roman, *La vie chienne de Juanita Narboni*, du défunt écrivain tangerois Antonio Vázquez, renvoie Tanger à cet univers hispano-séfarade où la plupart de son histoire se déroula en réalité. A travers la métaphore de Juanita Narboni, Vázquez délivre Tanger de la coupe épistémologique que les écrivains de la *beat generation* avaient imprimé sur la véritable histoire.

Tanger, ville internationale

En plus d'andalouse, hispano-séfarade, berbère et arabe Tanger a été une ville internationale. Non seulement lorsque les puissances européennes lui accordèrent officiellement ce statut au cours de la première moitié du XX^e siècle, mais tout au long de son devenir.

Si pendant les années quarante et cinquante le galimatias littéraire nordaméricain rendit Tanger d'actualité pour l'oublier après l'indépendance du Maroc en 1965, grâce à internet de nombreux tangerois, marocains, espagnols et séfarades, l'ont à nouveau sauvée de la poussière, cette fois-ci depuis une recreation authentiquement triculturelle.

Les faits banaux, les souvenirs partagés, la mémoire des odeurs et des expressions disparues, les photographies oubliées, les lumières et les couleurs, les maisons natales perdues, les rues dont on se souvient, les vécus conservés, circulent sur le Réseau et commencent à composer un rêve virtuel qui devient parfois plus réel que le Tanger qui existe aujourd'hui.

La mémoire collective surgit de ces servitudes et présente, comme tout ce qui est immatériel, la limitation de l'insaisissable.



Panoramique de la Médina de Tanger. / BRUNO BARBEY/MAGNUM

Quoi qu'il en soit, Juanita Narboni constitue, comme le Tanger virtuel qui commence à vivre sur le Réseau, la réintégration presque poétique dans la mémoire collective espagnole de ces séfarades d'Al Andalus. Aujourd'hui, plus qu'oublier nous avons assassiné les mots, la musique des phrases, l'expressivité des gestes, la façon de s'habiller, de manger, de célébrer les fêtes, de cette culture andalouse qui tient une place plus que notable dans une civilisation plus ample, méditerranéenne, aujourd'hui brisée par les intransigeances politico-religieuses et les terrorismes.

Certains tangérois d'une indiscutable autorité en la matière, comme Emilio Sanz de Soto, soutiennent que Tanger peut être racontée de mille manières ; que son histoire est le résultat de mille histoires parallèles. Mais par dessus ou par en dessous, ou comme le fil conducteur d'un récit, Tanger a été et est dans une certaine mesure, une ville andalouse dans le sens employé par Gil Grimau dans la citation évoquée au début de cet article.

Il suffit de consulter les hémérothèques pour constater qu'à Tanger, il y a seulement 50 ans, les journaux félicitaient leurs lecteurs pour l'*Aïd el Kébir*, le *Pourim*, ou l'Ascension ; pour l'*Achoura*, le *Pessah*, ou le jour de la Saint Joseph ; pour le *Mouloud*, le *Kippour*, ou Noël. Ils indiquaient le jour du calendrier chrétien, du juif et du musulman ; ils annonçaient les horaires des cultes dans les églises, rendaient compte des activités dans les synagogues, et les muezzins, en rappelant de leurs cris et du haut des minarets la grandeur de Dieu – *allahu akbar* – croyance partagée de tous, annonçaient aux musulmans les horaires de leurs prières.

Ce qui est arrivé ensuite pour qu'aujourd'hui il soit nécessaire de s'en remettre aux Nations Unies, d'engager des savants et des docteurs, des cheiks, des rabbins et des évêques, des spécialistes et des personnalités solennelles et sérieuses, des personnes éloignées les unes des autres, pour commencer à penser ce qu'est et comment on réussit une alliance de civilisations, qui se trouve dans ces faits quotidiens et banaux, est un mystère plus que joyeux coûteux, qui un jour se dévoilera de soi-même.

Chez les Marianistes de Tanger, des écoles bâties au début du XX^e siècle avec une donation du Marquis de Comillas, où étudiaient des chrétiens, des juifs et des musulmans, la consigne de la direction du centre était « la politique et la religion restent en dehors des portes. Ici on ne vient qu'étudier et apprendre ». En fait, il s'agissait d'une recommandation destinée plus aux espagnols, avec leurs éternelles querelles et divisions politiques, qu'aux élèves des autres communautés.

A Tanger vivaient en paix non seulement les différentes confessions religieuses, mais aussi les différentes nationalités et les diverses croyances politiques. Seuls les espagnols semblaient avoir depuis des temps lointains – peut-être depuis Al Andalus – deux idées différentes sur pratiquement tout ce qui pouvait être discuté.

Fort heureusement, l'administration de Tanger retombait sur les représentants des 13 pays signataires de l'Acte d'Algésiras de 1906, et un gouvernement telle-

ment ample ne peut gouverner si ce n'est en octroyant une grande liberté à ses gouvernés, mais à la fois en empêchant que leurs différences ne deviennent des affrontements sanglants. Aucune communauté séparément ne pouvait donc se comporter comme elle l'aurait peut-être fait dans son propre pays.

L'après-guerre

La guerre civile espagnole de 1936 ouvrit une parenthèse dans la cohabitation de la communauté espagnole de Tanger. Son occupation para Franco en 1940 en fit trembler plus d'un du fait de la possible extension de la cruauté de l'après-guerre espagnole dans une ville qui avait réussi à éviter les horreurs du conflit civil espagnol et ensuite de la guerre européenne.

Mais il était impossible de galvaniser une population majoritairement étrangère aux défilés des Mehallas ou de la Légion, et il était encore plus difficile de transmettre la transcendance et la solennité avec lesquelles on voulait présenter des concepts comme église, religion, patrie, drapeau, à une population qui respectait une demi-douzaine de religions, qui saluait au minimum les 13 drapeaux des pays responsables d'une administration qui, pour garantir la cohabitation de tous, n'avait d'autre issue que d'être démocratique, plurielle, libre et ouverte.

Les intolérances morales de l'après-guerre furent aussi évitées car dans une ville où l'on pouvait voir les films de Brigitte Bardot sans coupures ou le cinéma de Ingmar Bergman sans censure, il était impossible d'obliger les espagnols à choisir entre *Blanche Neige* et les *Sept Nains*, *Race* ou le *NoDo*. Les livres étaient vendus sans censure d'aucun genre. Ainsi donc face au choix de lire à Sartre et Albert Camus, à Vicente Blasco Ibáñez et Arturo Barea, les éditions d'exaltation patriotique de l'après-guerre étaient peu demandées. En matière de coutumes morales et sexuelles, dans une ville où il existait une maison de passe aussi prestigieuse que *El Gato Negro* qui offrait le service de ses filles à crédit pour les paroissiens, le Whisky et *Le Trou Dans le Mur*, les diatribes morales du père López ou du père Patrocínio attiraient peu de fidèles.

La République espagnole avait compris, peut-être un peu tard, que la rébellion militaire commencée le 12 juillet au Maroc, devait être combattue et enrayée sur place. Les archives de la CNT conservées à Amsterdam incluent des documents intéressants sur deux tentatives pour soulever les marocains contre l'armée africaine d'Espagne. Un document nommé *Antécédents et possibilités pour une subversion au Maroc espagnol* s'y réfère.

La première tentative eut lieu pendant le gouvernement de Francisco Largo Caballero, et elle fut confiée au journaliste Carlos de Baraibar, envoyé à Tanger avec l'officier de la Poste espagnol, Rafael Jiménez Cazorla, José Martínez Sancho et Antonio Monleón de la Lluvia, consul d'Espagne à Casablanca. Selon le document, ils reçurent cinq millions de francs « pour commencer leurs travaux avec les indigènes », mais ce même écrit critique Baraibar pour

son « manque d'habileté conspirative ». Le second plan fut décidé par le gouvernement qui succéda à Largo Caballero et confié à un agent d'information de l'Etat Major de l'Armée de Terre républicain. Selon un autre document, ces tentatives bénéficiaient de l'appui de la France, qui avait posé comme condition qu'on ne fit pas de propagande nationaliste ni anti-française.

Les deux conditions suffisaient à faire échouer les projets républicains car la seule exigence importante que posèrent les nationalistes marocains afin de coopérer, était que le gouvernement de la République fisse une déclaration publique où il s'engageait à octroyer une autonomie ample au Maroc en cas de triomphe de la République. Quelles que fussent les raisons, le gouvernement de la République refusa la pétition et l'opération échoua.

Dans une certaine mesure, il est surprenant de voir comment le gouvernement et les partis républicains purent agir avec une telle improvisation. Certains tangérois se souviennent d'un télégraphiste anarchiste de la Poste espagnole de Tanger, appelé Paulino, qui seconda la tentative et de plusieurs télégraphistes anarchistes espagnols arrêtés dans les douars proches de Tanger alors qu'ils remettaient de l'argent pour leur soulèvement. Un autre document du 8 mars 1938 parle d'un plan pour occuper le littoral atlantique de la zone espagnole qui servirait de base pour lancer « un ample programme d'agitation et d'occupation de toute la zone du Protectorat ».

Probablement à cause des indications des anarchistes de Tanger, le document affirme que dans cette ville « on peut recruter 2 000 hommes » mais l'on reconnaît que l'embarcation dont ils disposent pour les transférer par la mer jusqu'à une forêt proche de Cuesta Colorado, ne peut transporter que 60 personnes.

Certaines anecdotes de la « renaissance » tangéroise de 1938 méritent d'être rappelées. Une demoiselle gagna un concours de rédaction, organisé pour la visite à Tanger de Pilar Primo de Rivera, où elle confessait que sa plus grande ambition était de devenir comme doña Pilar. La conversion la plus frappante fut celle de la Duchesse de Guise, héritière du trône de France, qui apparaît sur les photos des journaux de l'époque avec sa chemise bleue le jour où on lui imposa le joug et les flèches d'argent. Un ancien employé de banque tangérois soutient qu'en 1936, l'Armée déjà soulevée contre la République, voulut s'emparer de l'or et des valeurs déposés dans la Banque d'Espagne de Tanger. Pour cela, selon son récit, des agents arrivés de Tétouan s'arrangèrent avec un employé de la banque dépendant, ils simulèrent sa mort, ils s'emparèrent de l'or, ils le cachèrent dans le cercueil en lieu et place du supposé défunt et ils l'emportèrent à Tétouan comme s'il s'agissait d'un enterrement.

Peut-être du fait de la spectacularité des conversions à la Phalange, la revue *Mauritania* du 30 octobre 1938 signalait que « Il est inutile de porter une chemise bleue si l'on ne possède pas un coeur loyal et amant de la patrie, ni de porter un béret rouge sur une tête si celle-ci renferme des bâtardises et des réserves ».

Mais la division historique des espagnols presque à parts égales sur pratiquement tout est beaucoup plus ancienne que la guerre civile. Elle apparaît à Tanger au moment où l'immigration économique espagnole croît, depuis la fin du XIX^e siècle. Alberto Paños, de Malaga, plus connu sous son nom littéraire d'Alberto España, a laissé constance dans ses livres sur cette ville non seulement de cette cohabitation intime entre communautés, séfarade et espagnole principalement, mais aussi de l'ancienneté des différences entre espagnols.

Dans *Une vie à Tanger. Confessions d'Alberto España*, il décrit de façon magistrale non seulement comment la ville commence à sortir du Petit Zouk de la main des anarchistes et des radicaux et s'étend vers le Boulevard. La nouvelle ville se construit, sur les terrains sablonneux qu'un autre andalou, Frasquito de Séville, avait acquis au XIX^e siècle et où, pendant des années, il n'y eut que le « verger de Monsieur Frasquito ». Il raconte aussi comment les espagnols étaient divisés selon les quartiers où ils habitaient, les journaux qu'ils lisaient, et même les cafés qu'ils fréquentaient. La presse contribua largement à forger les deux camps, dans ce cas là, de lecteurs. Les partisans du nouveau régime lisaient *Presente*, fondé en 1937, et les républicains *Porvenir y Democracia*.

Un des espagnols les plus renommés à son époque fut l'anarchiste de Cadix Fermín Salvochea. Il y eut même une rue à son nom à Tanger qui fut rebaptisée Rue des Romains après l'indépendance du Maroc. Alberto España le décrit comme « un mélange d'anarchiste et de franciscain ». Un tailleur juif originaire de Lvov, réchappé des persécutions nazies, formait les communistes espagnols qui se réunissaient au bar de la Rue de Fès.

Pendant les premières années du XX^e siècle, le Petit Zouk était le centre vital de Tanger. Il s'y trouvait deux cafés, le Café Fuentes et le Café Central, situés face à face, le premier avait une clientèle progressiste et républicaine, et le deuxième conservatrice. Pendant ces premières années du siècle l'on vit souvent voler des bouteilles de l'un vers l'autre et leurs paroissiens s'échanger des coups de chaises et des insultes « pour un oui ou pour un non ».

Mais l'on ne peut ignorer l'oeuvre de l'Espagne à Tanger : elle a contribué énormément à la modernisation de la ville avant, pendant et après la République, aussi bien au début du XX^e siècle que sous l'occupation espagnole à partir de 1940. Les premières missions franciscaines pour sauver les captifs chrétiens datent du XIII^e siècle. Le premier système de santé, le premier éclairage public, le premier téléphone, sont dus à l'action d'entreprises espagnoles. La plupart des immeubles du Tanger moderne, celui qui fut construit à l'extérieur du Petit Zouk dans les années trente, ont été réalisés en grande partie par des architectes et des ingénieurs espagnols. De même que le stade du Marshan, l'urbanisation Californie et un grand nombre des maisons du Monte.

Aujourd'hui tout est devenu histoire mais les rêves ne la laisse pas mourir, et s'il est possible de les réaliser, cela vaut la peine d'essayer. ■